

# Enquête sur la production fruitière en A. E. F.

*En mars 1952, l'Institut des Fruits et Agrumes Coloniaux a envoyé en mission l'un de ses collaborateurs pour étudier l'état du potentiel fruitier de l'Afrique Équatoriale Française et indiquer quel plan de développement de ce potentiel pouvait être dressé. L'article que nous présentons à nos lecteurs relate ce qui existe dans les régions visitées et propose un projet d'amélioration à apporter.*

*Ce premier projet a reçu l'assentiment des Autorités et l'I. F. A. C. a été à même, dès la fin de l'année 1952 d'ouvrir en A. E. F. la Station Régionale de Loudima, pivot de son organisation en A. E. F.*

Un immense territoire aux climats les plus variés, une population très faible diminuant à mesure que l'on se rapproche de l'Atlantique, des distances énormes séparant des pays aux communications malaisées, telle pourrait être la représentation schématique du « cas A. E. F. »

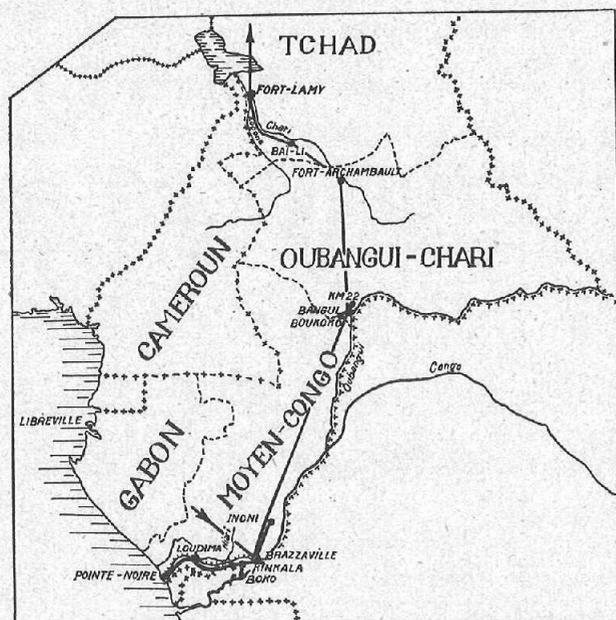


FIG. 1. — Carte des régions parcourues lors de la présente enquête.

Si l'on ajoute que le bois constitue une richesse inégalée au Gabon, l'or et les diamants au Moyen-Congo, si l'on songe que l'Oubangui et le Tchad connaissent un développement important de la production de la viande et du coton, on a une bonne estimation du potentiel économique actuel et futur de la Fédération qu'est l'Afrique Équatoriale Française.

Trop longtemps isolés, certains territoires de cette Fédération connaissent maintenant, grâce à l'avion, l'essor des pays neufs. Les secteurs les plus écartés, au Tchad par

exemple, sont ceux où les populations sont les plus aptes à assimiler les techniques culturales récentes et aussi ceux où l'accroissement démographique est le plus susceptible d'amélioration. Qu'il nous suffise ici de signaler le fait suivant : la culture du coton, au Tchad, solidement encadrée par les Européens, se fait en champs collectifs d'une surface souvent supérieure à 100 hectares, d'un seul tenant. Chaque autochtone y travaille environ 1/2 hectare mais le tout est un bel exemple de culture en lignes régulières.

Il faut aussi ne pas oublier de dire un mot des plateaux Batékés et du centre d'Inoni, qui d'ici quelques années, sera (peut-être) le départ de la colonisation de plusieurs milliers d'hectares, voire centaine de milliers.

L'avenir que peut réserver la splendide vallée du Niari, qui n'en est qu'au début de son exploitation, doit être signalé dans cet exposé préliminaire. Cette terre si riche en argile et en calcaire (fait presque unique dans toute l'Afrique Noire), non latéritique, et n'ayant aucune tendance à le devenir, se laisse remarquablement travailler mécaniquement, peut et doit être une grande région productrice d'Afrique.

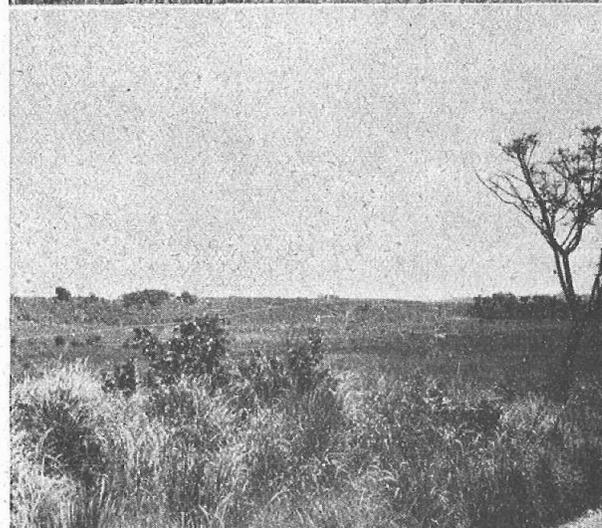
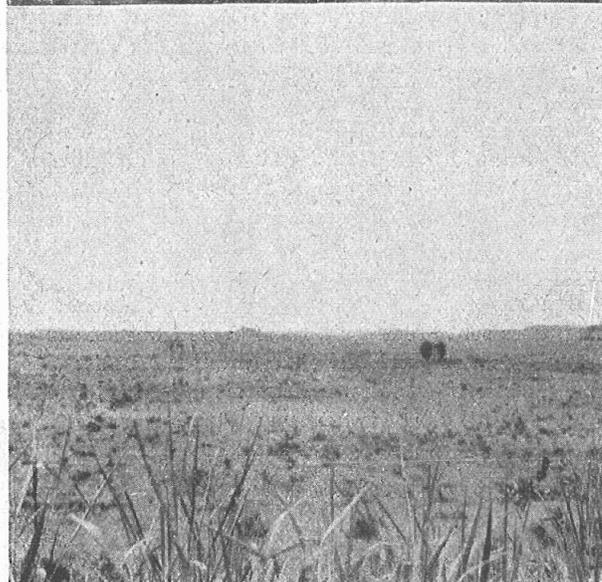
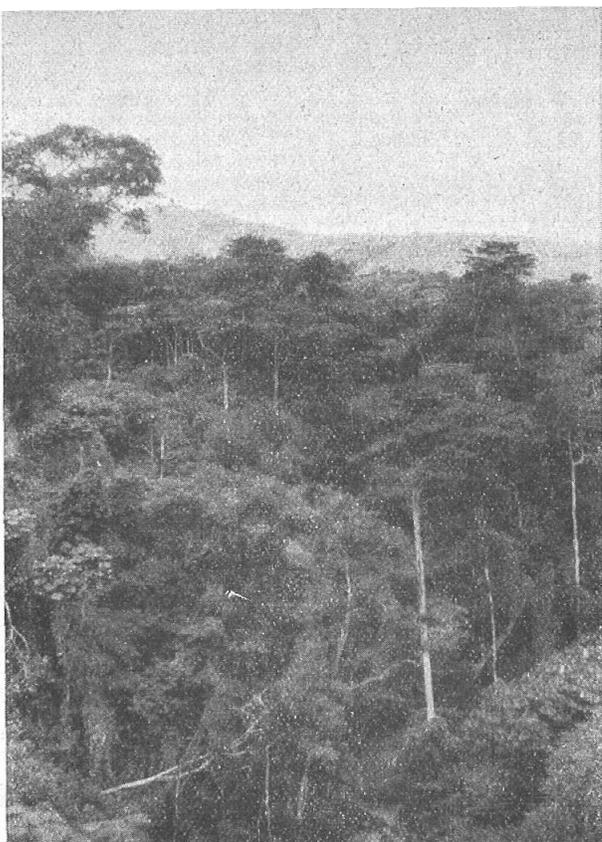
Nous venons d'évoquer un aspect général de la mise en valeur de l'A. E. F. au point agricole. Des obstacles importants doivent être surmontés. Nous les avons signalés en commençant cette enquête.

Notre but est maintenant de développer l'état de la production fruitière en ces pays. C'est un problème dont il importe de ne pas méconnaître les difficultés qu'il peut susciter.

Nous aurons garde d'oublier ce que d'autres ont fait et, jusqu'à présent, c'est à leur effort que nous devons de pouvoir écrire ces lignes.

## ÉTAT ACTUEL DE LA PRODUCTION FRUITIÈRE

En guise de boutade, nous écrivons qu'il y a partout, en A. E. F., des fruits, mais que l'on n'en trouve à consommer dans aucun centre, au moins pour les fruits locaux.



Le cas de Fort-Lamy serait trop facile à prendre en exemple ; les agrumes viennent, à grands frais, d'ailleurs, pas d'A. E. F. en tout cas, et se négocient à plusieurs centaines de francs le kg.

Même à Brazzaville, alors que les agrumes de Boko (production indigène proche de la capitale) ne trouvent pas preneur à vil prix malgré leur qualité très acceptable, l'importation reste importante.

Les amateurs de jus de fruits doivent en acheter venant du Maroc alors qu'une industrie de transformation locale pourrait satisfaire ce marché.

#### Les fruits sont-ils rares en A. E. F. ?

Non, certes pas. On en trouve partout dans la zone forestière ou ex-forestière. Nous allons préciser cette affirmation en reprenant les principaux centres visités en mars 1952.

Le contact avec l'A. E. F. par Pointe Noire est assez décevant du point de vue fruitier. Le sol très sablonneux de la région de Loango porte cependant un nombre d'espèces assez intéressant. Sans omettre les cocotiers abondants, dont une plantation systématique n'offre pas les promesses de la réussite malgré l'effort continu de son réalisateur, nous avons vu des avocatiers et manguiers bien vieux, des jacquiers, des pommes-roses, des cerisiers de Cayenne. Les ananas et les bananiers se rencontrent rarement. L'impression dominante de la région de Pointe Noire est qu'il vaudra mieux, dans l'avenir, y importer des fruits plutôt que de s'efforcer de réaliser des plantations autres que strictement indigènes.

Remontons cette splendide artère qu'est le chemin de fer Congo-Océan, et saluons, à la traversée du chaos sauvage du Mayombe, l'immense effort déployé il y a plus de vingt ans. Il n'est pas rare de voir viaducs et tunnels se succéder les uns aux autres au milieu d'une végétation exubérante (fig. 2 photo 1). Les mines d'or et de diamants font du Mayombe une zone privilégiée. Dans cette région, que nous n'avons pas pénétrée, il semble que la plante fruitière de prédilection soit le bananier et l'on distingue de nombreux pieds de Gros Michel, vigoureux et sains. Il y a là, sous forme artisanale indigène, une production intéressante et susceptible d'alimenter facilement Pointe Noire et Brazzaville.

Nous abordons maintenant la célèbre vallée du Niari. A première vue, depuis Loudima, et même Dolisie jusqu'à Mindouli, soit sur plus de 100 km de longueur, on pense à un pays pauvre sur lequel pousse une savane assez abondante, fait curieux aussi près de l'Équateur (fig. 2 photo 2 et figure 3). Une visite plus précise amène à réfléchir sur le potentiel de culture que réserve ces terres argilo-calcaires de bonne constitution pédologique. Le

Fig. 2. — De haut en bas : 1. Le Mayombe vu depuis le chemin de fer. 2. Un aspect typique de la vallée du Niari à Loudima. 3. Vue d'ensemble de la « ferme Dechamps », qui devient la Station Régionale du Niari, base de l'action de l'I. F. A. C. en A. E. F.

(Photos P. Pèlerin, I. F. A. C.)



FIG. 3. — Aspect des collines calcaires proches de Madingou, dans la vallée du Niari. (Photo P. Pèlerin, I. F. A. C.)

climat comporte deux printemps, un été et un automne avec 1.200 mm d'eau par an. Mais pendant la saison sèche, le ciel est couvert et ainsi l'humus n'est pas détruit.

Il n'y a que peu d'arbres. Près des villages ou dans les centres européens, on voit des agrumes, en particulier des mandariniers, des pomelos dont il faudrait préciser l'origine (bien qu'il n'y ait presque pas d'arbres greffés), à cause de la présence du terrible dépérissement des agrumes en Afrique du Sud et au Congo Belge (Quick decline). Pour ménager l'avenir des cultures d'agrumes, toute introduction nouvelle doit être strictement contrôlée et, s'il y a doute, détruite. Les anciennes cultures doivent aussi être certifiées exemptes de la maladie à virus.

Nous avons vu des ananas, des bananiers (de Chine et des Plantains), des avocatiers de semis (fig. 4 et 5).

Il y a donc peu de chose actuellement, mais l'assurance que des introductions judicieuses réussiront. Nous reviendrons sur cet important sujet.

Avant d'atteindre Brazzaville, nous ferons un détour jusqu'à Kinkala-Boko, sur le plateau des Cataractes.

Un sol blanc sableux caractérise ces régions que la végétation abandonne à mesure que l'on se rapproche de Boko. Alors le paysage ressemble à une série de mamelons couverts d'herbe peu dense, où seules les vallées très sinueuses entre les mamelons, sont cultivées. Là, pousse essentiellement le palmier à huile et le manioc dont la « chicouangue » (pain de manioc) est la richesse du pays, en même temps que la cause de l'épuisement de son sol.

C'est ainsi que se présente Boko, gros village qui, de plus, a depuis longtemps une vocation fruitière nette (fig. 7). Nous y avons vu en particulier de nombreux agrumes de très bel aspect et prenant un port en boule, assez rare en ces pays. Les « oranges de Boko » sont connues à Brazzaville et devraient y trouver un débouché malgré la faible coloration des fruits et les dégâts de la « mouche ». La production débute en juin.

Les arbres, bien sûrs, sont francs de pied et poussent sans ordre dans le village, ce qui contribue à y créer un caractère aisé et d'agréable aspect.

Outre les orangers, on y voit de très beaux pomelos et de nombreux mandariniers.

Le bananier y est présent et en variétés diverses parmi lesquelles le Sinensis figure avec probablement des pieds de Gros Michel. Nous y avons vu des avocatiers aux fruits nombreux (en mars) et proches de leur maturité, des safoutiers, arbres très recherchés autant peut-être que les kolatiers en Afrique Occidentale.

C'est une découverte que toute richesse fruitière lorsque l'on a parcouru l'avant-pays de Boko. Les routes qui empruntent les crêtes ne laissent pas deviner la relative luxuriance des points d'eau. Mais il faut signaler que l'extension de l'exemple de Boko est peu probable. Un administrateur ordonna, il y a quelque vingt ans, à chaque autochtone, de semer devant sa case quelques pépins d'agrumes. Ainsi naquit le verger dans le village. Cette prospérité est facile, car obtenue au prix d'un jardinage particulier : la terre destinée à faire les briques des cases est extraite de trous qui sont comblés peu à peu par les déchets domestiques. On crée ainsi un terreau dans lequel est semé l'arbre. Ce processus est particulièrement visible pour les bananiers et des photos jointes l'illustrent (fig. 8 et 9).

Il n'empêche que chaque année près de 400 tonnes d'agrumes sont produites à Boko et ne trouvent pas preneur. Il y a une possibilité d'alimentation à utiliser.

Ce que nous avons vu à Boko est unique. A Kinkala, pays voisin, il y a de nombreux fruits ainsi d'ailleurs que dans toute la zone rejoignant Kinkala à Brazzaville entre

FIG. 4. — Bananiers Sinensis cultivés à Loudima par les Africains. (Photo P. Pèlerin, I. F. A. C.)

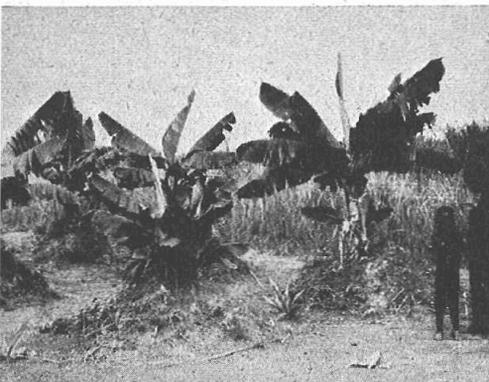


FIG. 5. — Le Niari à Loudima. (Photo P. Pèlerin, I. F. A. C.)



FIG. 6. — Pépinière administrative près de Kinkala. (Photo P. Pèlerin I.F. A. C.)



FIG. 7. — Vue générale de Boko. On remarque la faiblesse de la végétation sur les croupes.



FIG. 8. — Bananier *Sinensis* à Boko ; culture dans les trous.

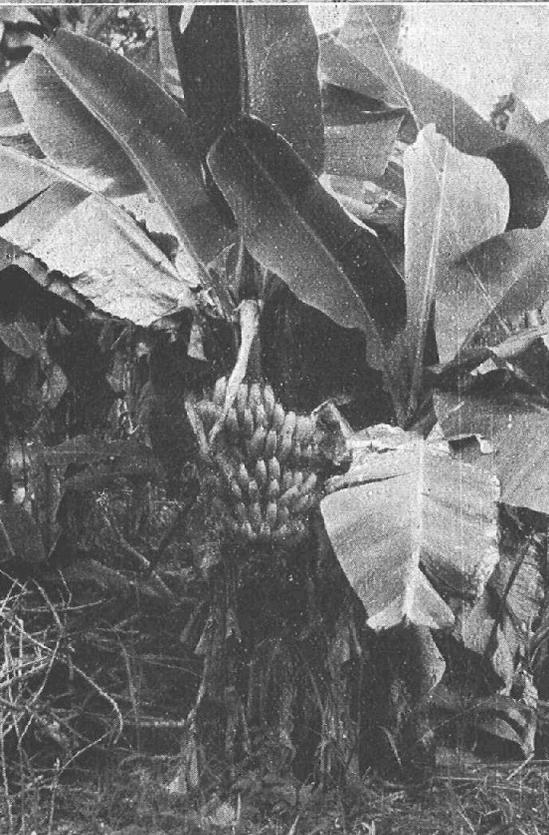


FIG. 9. — Un aspect typique de Boko.

(Photos P. Pélegryn, I.F.A.C.)



le Congo et le chemin de fer. Avocats, manguiers, safoutiers, bananiers, agrumes et ananas y poussent bien autour des villages, avec moins de soins cependant.

Il semble à première vue que la densité fruitière vaut bien celle de la Basse et Moyenne Guinée.

Et nous voici rendus à Brazzaville. Le sol de la région ne semble pas favorable aux cultures fruitières, du moins quelque peu étendues. Nous rendons visite au Jardin d'Essai qui combine agréablement les pépinières florales avec l'arboretum fruitier dont la richesse, faute de crédits sans doute, n'est pas mise en valeur. On y rencontre des manguiers greffés, rares en A. E. F. comme tels, des mangoustans qui voisinent avec les plus communs goyayiers et des anacardiés, etc... Il serait faux de se faire une idée précise du comportement des arbres fruitiers convenant à l'A. E. F. d'après l'exemple de ceux du jardin de Brazzaville. Ce jardin est un cas trop particulier, par son sol très pauvre, que des apports de composts enrichit. En outre, l'A. E. F. n'a pas un climat ou un sol typique. Des exemples comme la vallée du Niari ou les plateaux Batékés que nous allons visiter sont rares.

De plus, nous n'omettons pas de citer le verger d'agrumes de ce jardin, planté par A. KOPP. Hélas les années et le manque de crédits l'ont amené à un quasi-abandon. Les arbres sont originaires d'Afrique du Sud directement ou indirectement (par l'intermédiaire du Congo Belge), et le terrible Quick decline, dont notre revue signale souvent les ravages, a pu y être transmis. Il faudrait donc dans le doute arrêter tout greffage d'agrumes de ce jardin et considérer comme suspect tout arbre qui en est originaire.

Et à nouveau, nous voilà en route vers d'autres aspects de l'A. E. F. Cette fois les plateaux Batékés vont, pendant près de 150 km, étaler leur monotonie. Sol absolument plan sauf 2 ou 3 vallées à peine marquées, une herbe moins haute qu'un homme et peu dense, quelques arbres rabougris et tous les 10 ou 15 km une relique forestière assez loin de la route, tel est le spectacle qu'offrent les plateaux

FIG. 10. — La vallée de la Léfini à Inoni.



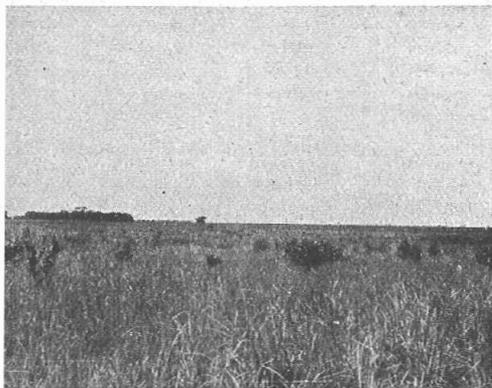


FIG. 11. — La végétation des plateaux Batékés.  
(Photo P. Pèlerin, I. F. A. C.)



FIG. 12. — Village Batéké.  
(Photo P. Pèlerin, I. F. A. C.)

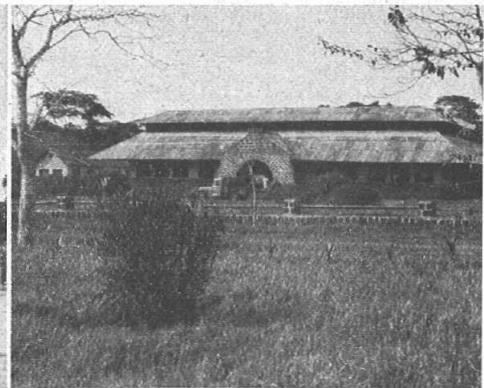


FIG. 13. Le bâtiment central de la Station de Boukoko.  
(Photo P. Pèlerin, I. F. A. C.)

Batékés (fig. 11). Pas de rivière et surtout presque personne (0,5 habitant au kilomètre carré). Mais par contre, plusieurs millions d'hectares permettant la culture mécanisée de vastes projets de culture, des espoirs de mise en valeur (1 ménage européen et 25 indigènes par secteur de 1.000 hectares, 1 troupeau) et des besoins fruitiers. Dans les très rares villages que l'on rencontre on est surpris de voir de beaux bananiers de grande taille, alors que l'eau est très rare (fig. 12). Il y a ici peu de fait mais peut-être beaucoup à faire.

La Léfini offre à Inoni le spectacle sauvage d'une vallée forestière qu'un creux de 300 mètres sépare des plateaux voisins (fig. 10). Et, si on la traverse, on recommence de l'autre côté, vers le Nord, vers Djamballa, le même circuit de plateaux désertés. Mais prenons l'avion et, par delà l'Équateur aux forêts inondées, atteignons Bangui qui réserve d'autres surprises (fig. 15 et 16).

La ville même de Bangui est magnifiquement bordée de manguiers que, vers le mois d'avril, les citadins gaulent alors qu'ils ne sont pas mûrs. Hélas, il n'est pas encore dans les traditions locales d'en planter beaucoup.

Un premier aperçu fruitier, un aperçu des possibilités d'une zone de l'Oubangui-Chari est donné par le jardin administratif, dit du kilomètre 22. Ce jardin est déjà ancien et l'on y trouve des arbres plantés ou greffés voici plus de vingt ans. Nous y avons vu de splendides manguiers très fructifères, des avocatiers en variétés greffées de collection dont 2 ou 3 types ont un comportement intéressant. Il y a aussi une plantation d'agrumes qui n'est que de semis et dont la cératite attaque les fruits. La pépinière est vaste mais, du point de vue fruitier, il y a encore à faire et nous avons l'assurance que les services locaux peuvent désormais s'y consacrer avec continuité. Il y a en pépinière de nombreux porte-greffes ou arbres à conserver franc de pied : citronniers, mandariniers, bigaradiers. Les bananiers,

par contre, étaient peu vigoureux probablement parce que pas assez près du plan d'eau.

Un peu plus loin de Bangui, 120 km au Sud, est située la « Station centrale de l'A. E. F. de Boukoko ». Cette station est dans la zone forestière et a été placée là, car son site est typique d'une grande partie des sols et climats de l'Oubangui (fig. 14).

La Station possède un ensemble de bâtiments importants et adaptés aux conditions d'études locales (fig. 13). En 1952, 10 personnes environ la desservaient. Son organisation lui permet d'étudier les questions d'agronomie, de culture et de défense des cultures qui se posent en un pays de grande forêt défrichée par clairières.

Du point de vue fruitier, la Station est riche de nom-

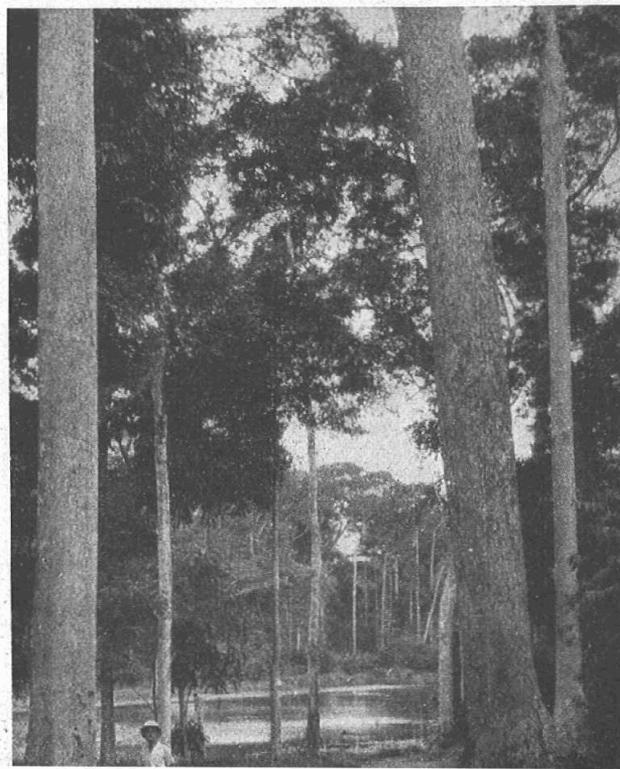


FIG. 14. — La végétation forestière à Boukoko. Au fond du lac.  
(Photo P. Pèlerin, I. F. A. C.)

De haut en bas :

FIG. 15. — Bangui et ses manguiers en bordure de l'Oubangui.

FIG. 16. — Le « rapide » de l'Oubangui à Bangui.

FIG. 17. — Un aspect de la route Fort Archambault — Fort Lamy.

FIG. 18. — Fort Lamy, le verger du Service de l'Agriculture : les Agrumes.  
(Photos P. Pèlerin, I. F. A. C.)

breuses espèces, avec cependant peu de variétés authentiques ou intéressantes. Il y a un matériel considérable à prospector, qui, de plus, est admirablement, et même artistiquement réparti entre les bâtiments.

Nous avons pu remarquer que agrumes et ananas poussent correctement, surtout ces derniers ; les bananiers sont moins beaux, mais il semble qu'une culture avec apport de pailles rétablirait la situation. Les anones ont un développement plus réduit. Nous avons pu saluer la haute autorité botanique qu'est le R. P. TISSERAND.

Notre périple en A. E. F. va s'achever au Tchad. Les savanes ont fait place à la forêt et la température s'est élevée. Nous voici à Fort-Archambault, sur les bords du Chari. Le coton est ici l'occupation principale des techniciens agricoles et de toute l'administration. On a créé des fermes de multiplication cotonnières.

Le problème fruitier y est plus urgent que peut-être partout ailleurs, car les fruits manquent réellement et seraient bien accueillis.

A Fort-Archambault, existe un jardin administratif comportant une bananeraie assez vaste pour le pays qui, malheureusement, n'a pas pu être entretenue et est assez peu brillante. Naguère, elle était régulièrement irriguée et paillée et donnait de beaux régimes, appréciés comme on peut le penser.

Divers fruitiers poussent, mais ce serait pour mémoire qu'il faudrait les citer, car aucune culture réelle n'en a été faite.

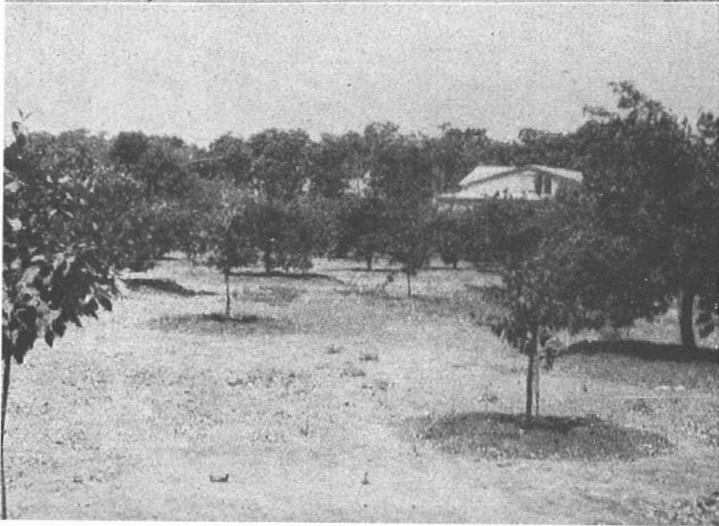
Si l'on veut remonter vers Fort-Lamy, il faut s'astreindre en saison sèche, à tenter une première étape jusqu'à la Station du Baï Li, station du mil et du coton irrigué. On est véritablement étonné après 300 km de route plate, droite et monotone (fig. 17), de découvrir une dizaine de bâtiments neufs nets et donnant une impression de Station étudiée dans son organisation d'ensemble.

C'est qu'en effet les Services agricoles ont décidé de pousser sur les bords du Chari la culture du coton et du mil avec des études d'assolement.

On pense bien qu'en un pays où l'homme doit chaque jour absorber de 4 à 6 litres de liquide en saison sèche, la question de se procurer des fruits est de première nécessité.

Nous avons déjà été surpris par le travail qui avait déjà été fait, travail hétérogène certes mais d'autant plus méritoire que, dans ce pays, toute aide de l'extérieur est souvent aléatoire.

Nous avons vu une belle petite bananeraie où Sinensis et Plantains se côtoyaient avec une densité élevée. Elle était protégée du vent sec par des nattes. L'eau était abondante. Chaque ménage disposait ainsi en moyenne d'un régime par semaine.



Les agrumes y sont représentés le long d'un chemin. Encore jeunes, ils produiront d'ici trois ou quatre ans.

Enfin nous terminerons ce voyage à Fort-Lamy à 300 km de la Station du Baï Li. Il n'y a pratiquement pas d'arbres fruitiers, malgré l'eau abondante du Chari, et les terres de bordure assez riches, si ce n'est le jardin des Services agricoles qui, par sa réussite, prouve que l'on peut tenter quelque chose.

En ce lieu, une collection encore sommaire d'agrumes a été réunie dès 1941 et pousse bien (fig. 18 et 19). Déjà, on y récolte des fruits qui ne suffisent pas à satisfaire les demandes les plus urgentes, si bien qu'on en fait venir à grand frais par avion.

Un système d'irrigation perfectionné a été installé en 1952 et permet de jeter les bases d'un verger rationnel de rapport. Nous y avons vu de belles oranges, des pomelos vigoureux et surtout des variétés indéterminées de mandarines, de bigaradiers, de citronniers.

Quelques manguiers, dont la variété Julie, sont au jardin. Les variétés greffées mûrissent très vite sous le climat local. Par contre les mangots sont peu fibreux. Le figuier serait susceptible d'un bon acclimatement.

Les bananiers, les papayers ne sont pas dans leur climat. La Station de Fort-Lamy a démontré que la culture fruitière est possible dans ce pays en bordure du Chari. Il est probable que les brise-vent seront une nécessité (*Cassia siamea* par exemple). Il semble que plus au Nord du 10° parallèle le vent et le manque d'eau limitent tout effort actuel.

### ESQUISSE DES POSSIBILITÉS DE DÉVELOPPEMENT

Les fruits des zones intertropicales poussent dans la plupart des régions d'A. E. F.

Dans quelle mesure faut-il concevoir le développement de la culture fruitière ?

Il est certain qu'un effort fruitier intense en quelques zones bien choisies donnerait des résultats satisfaisants. Cependant, la conjoncture économique actuelle conseille d'être prudent.

La consommation locale n'est pas satisfaite ni en qualité ni en quantité certes.

Nous croyons qu'une politique d'exportation fruitière à brève échéance de la Fédération de l'A. E. F. se heurterait à son inexpérience actuelle et à l'encombrement du marché.

Que reste-t-il à faire ?

A produire localement, chez les Africains en particulier, des fruits de qualité, en variétés choisies pour leur valeur gustative, et leur rusticité. Autant que possible, les collections témoins mises à part, on recherchera les variétés fidèles de semis, ceci pour les citronniers, les orangers, les mandariniers, les manguiers et les avocatiers.

A avoir en réserve sur le territoire le plus d'espèces fruitières d'intérêt industriel ou pharmaceutique comme les variétés améliorées de papayers, l'anacardier qui est subspontané vers Brazzaville, l'avocatier (pour son huile).

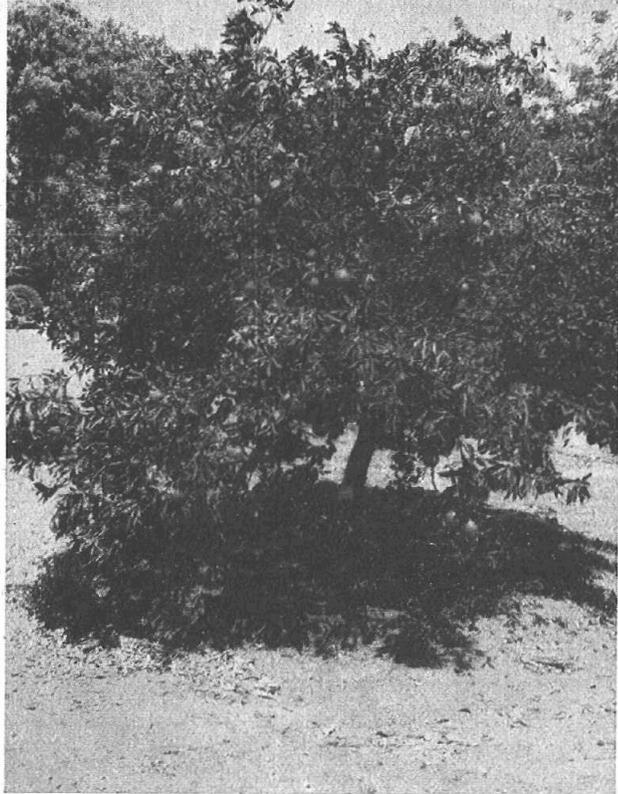


FIG. 19. — Un beau mandarinier à Fort Lamy.  
(Photo P. Pèlerin, I. F. A. C.)

A développer une industrie locale, semi-artisanale, de jus de fruit, visant à satisfaire les demandes des grandes villes.

Les espèces susceptibles d'un effort devront être choisies, selon le secteur, en pensant que les transports sont à éviter et qu'on doit donc essayer de satisfaire localement les besoins. Presque tous les arbres fruitiers poussent entre Pointe Noire et Fort-Lamy. Seuls les produits transformés seraient transportés.

Un tel programme ne peut être réalisé aussi facilement que nous venons de l'énoncer.

Il faut d'abord préciser davantage les besoins et les possibilités de production.

Il faut aussi éprouver les variétés et dans l'ordre on peut classer : agrumes, ananas, bananes, avocats, mangues, papayes, anacardes, arbres à pain, etc... Bien que les variétés de large diffusion devront être autant que possible issues de semis ou de bouture (ou rejet), il est nécessaire de prévoir des collections greffées de la plupart des espèces, en de nombreux points de la Fédération.

Il faut prévoir la réalisation d'un plan de multiplication, de mise en culture des variétés intéressantes et surtout suivre l'exécution de ce plan par le détail.

Il faut enfin pouvoir pousser le développement d'une culture si, ultérieurement, l'exportation devait intervenir. D'où la nécessité de mettre au point les meilleures techniques à partir du moment où le lancement de la culture commencera à se manifester.

Comment peut-on concevoir le choix des espèces fruitières selon les zones décrites ?

Les agrumes ont leur place partout. Un effort plus net sera fait vers Brazzaville et le long du chemin de fer, afin de prévoir l'alimentation des villes en fruits frais. Une industrie de jus de fruits pourrait être créée ultérieurement. La vallée du Niari paraît tout indiquée.

Les ananas seraient à limiter à Bangui et trouveraient aussi vers Loudima une région favorable à leur culture plus étendue afin de les transformer.

Les bananes pourront être produites partout, sauf peut-être à Fort-Lamy, et ne nécessitent pas d'effort particulier, d'autant plus qu'un marché d'exportation ne semble pas prêt d'être ouvert.

Les avocats seraient à leur place autour de Brazzaville. A part la stricte consommation locale, les plantations ne se développeront que si un marché pour l'huile est créé.

Les manguiers pourraient être développés partout, surtout vers Bangui.

Les autres cultures en sont encore au stade initial.

## CONCLUSION

Et maintenant comment concevoir l'organisation de cet effort ?

Nous avons voulu montrer la façon dont le problème est diffus. On aurait pu songer à de nombreux centres fonctionnant de façon autonome, avec juste une coordination administrative.

La liaison des problèmes les uns aux autres, le fait aussi, par exemple, que chaque année les stations de recherches américaines créent plusieurs variétés nouvelles d'avocats, incitent à coordonner techniquement le tout et à l'intégrer dans un ensemble plus vaste, dont l'action fruitière joue sur plusieurs continents et qui est en correspondance avec les stations étrangères.

C'est pourquoi nous avons proposé le schéma suivant :

1° Une Station régionale dans la vallée du Niari.

Son rôle sera :

a) de coordonner l'ensemble de l'action fruitière en A. E. F. ;

b) de réunir des collections importantes, comportant des variétés d'agrumes, de bananes, d'ananas, de mangues, d'avocats, de papayes ; de suivre ces collections ;

c) de multiplier les variétés introduites et de les diffuser aux postes secondaires ;

d) de jouer le rôle de poste secondaire pour son secteur ;

e) de collecter et d'analyser les observations des postes secondaires sur le comportement des variétés.

2° Des postes secondaires de diffusion.

Ces postes recevront de la Station régionale des plants greffés, des rejets, ou bien des graines de porte-greffes et des greffons et installeront leurs propres collections qui seront réduites par rapport à celle de la Station régionale.

Ils assureront, par greffage, semis, etc..., la multiplication du matériel reçu de façon à le diffuser tout particulièrement chez les Africains.

Également, ils observeront les collections et transmettront les conclusions à la Station régionale.

L'Institut des Fruits et Agrumes Coloniaux a pris la charge, en fin 1952, de créer la Station régionale fruitière de l'A. E. F. et l'a installée sur un terrain choisi par lui préalable. Cette Station est située dans la vallée du Niari à Loudima sur la « ferme Dechamps » (fig. 2 photo 3). L'année 1953 est celle de son démarrage et verra certainement l'arrivée des collections principales. Ces introductions sont faites à partir d'arbres soigneusement étudiés au Maroc pour les agrumes et absolument indemnes de maladies graves. Les autres plantes viennent des stations de l'I. F. A. C., de Guinée et du Cameroun.

Les postes secondaires de diffusion seront créés au fur et à mesure des possibilités ; ils dépendront de l'Administration agricole sous le contrôle technique et scientifique de l'I. F. A. C. Parfois ces postes consacreront l'entrée dans l'organisation fruitière décrite dans cet article de Stations déjà existantes et vouées partiellement ou totalement aux fruits.

La création de postes secondaires de diffusion peut se concevoir ainsi :

En premier lieu un effort est fait sur le jardin de l'Agriculture de Fort-Lamy où tout est prêt à recevoir des arbres greffés, des agrumes en particulier, et sur le jardin du kilomètre 22 à Bangui où l'on installe une collection type.

Cette première étape est en cours de réalisation.

La Station d'Inoni n'est pas oubliée et on la pourvoit de même.

Une fois cette tranche effectuée, on fera un effort pour doter les postes de :

Kinkala et Boko,  
la Station de Boukoko,  
la ferme de Moussafoyo (vers Fort-Archambault),  
la Station du Baï Li.

Enfin, la partie fruitière du jardin d'essai de Brazzaville sera intégrée dans l'ensemble de l'organisation.

Il sera nécessaire que le directeur de la Station régionale du Niari visite régulièrement les postes secondaires, ce qui ne saurait être possible avant 1954.

Ainsi nous estimons qu'en engageant des dépenses réduites, l'A. E. F. sera d'ici quelques années pourvue d'une production fruitière satisfaisante, judicieusement répartie et notablement améliorée en quantité et surtout en qualité par rapport à ce qui existait au moment où la présente enquête a été menée.

La souplesse de fonctionnement des postes secondaires de diffusion par rapport à la Station régionale du Niari est un gage de développement rapide du potentiel fruitier de l'Afrique Équatoriale Française.

P. PÉLEGRIN,  
Ingénieur agricole,  
Licencié ès Sciences.  
I. F. A. C.